

INVASION 1914
Du Plan Schlieffen à la
Bataille de la Marne

Ian Senior

Chapitre 5 : La retraite débute

24 août : Les Français quittent le champ de bataille

Quelques heures avant l'aube, la 5e armée entame une retraite qui durera près de quinze jours et ne prendra fin que le 5 septembre, veille de la bataille de la Marne. Après une marche sans incident, ils terminèrent la journée le long de la périphérie nord de la zone densément boisée au pied du saillant de la Sambre et de la Meuse. Sur la gauche, le XVIIIe corps était fortement incliné vers le nord-ouest pour rester en contact avec l'armée britannique, qui battait en retraite après la bataille de Mons la veille.

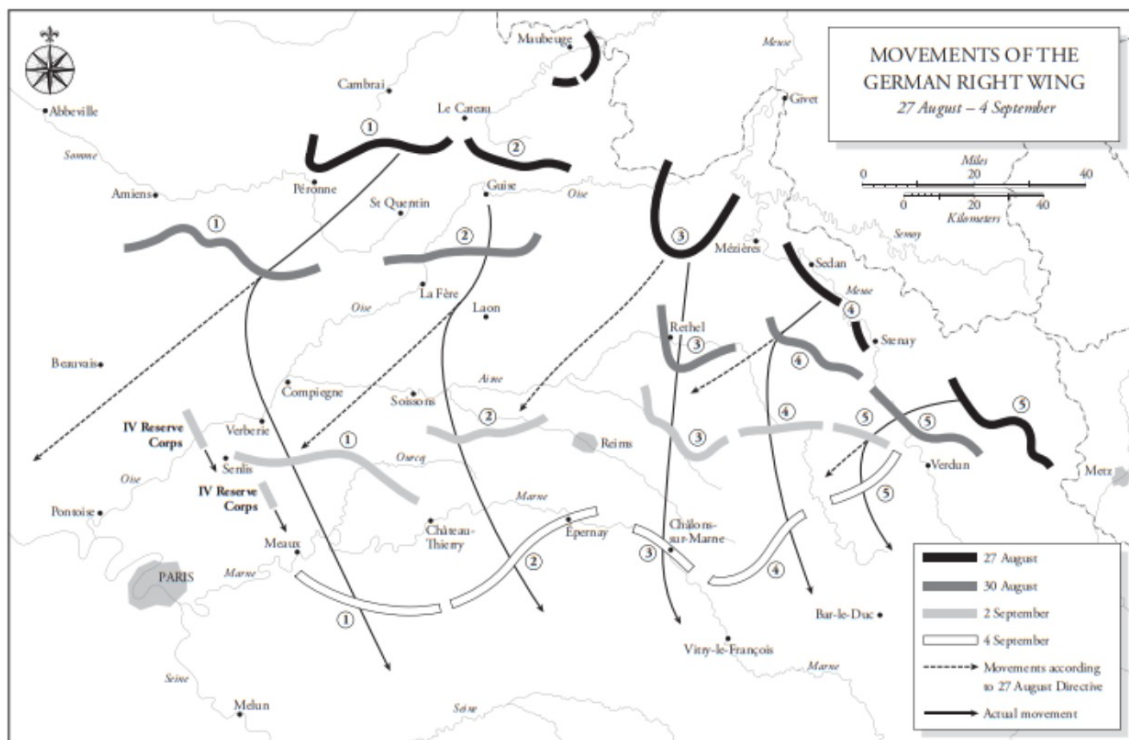
Leur évaison du champ de bataille a été rendue possible par l'hésitation de Bülow et parce que les troupes de Hausen ont gaspillé la matinée en marchant vers l'ouest pour lui venir en aide. Au moment où Hausen découvrit que cela n'était pas nécessaire et que les Français battaient en retraite aussi rapidement que possible, il était trop tard pour les couper. À l'exception de la petite troupe qui avançait vers Onhay, le XIIe corps traversa la Meuse et descendit la rive orientale de la rivière, mais le terrain densément boisé les empêcha d'aller très loin avant la tombée de la nuit. De même, le détachement d'Olenhausen qui était parti pour Fumay l'après-midi précédent fut retenu par de faibles arrière-gardes françaises dans les grands bois à l'est de la ville et ne put traverser la rivière parce qu'elle ne possédait pas de trains de pontage.¹ Pendant ce temps, la 2e armée passa toute la matinée sur ses positions de nuit parce que Bülow croyait qu'il était sur le point d'être attaqué. aussi, lorsqu'il s'aperçut que les Français s'étaient éclipsés pendant la nuit, il ne put les rattraper. La veille au soir, il avait été si inquiet pour sa sécurité qu'il avait demandé de l'aide à Hausen et à Kluck ; Maintenant, cependant, avec l'ennemi en pleine retraite, il décida que la victoire était à lui. En début d'après-midi, la bonne nouvelle a été envoyée à OHL : « L'aile droite ennemie a été vaincue de manière décisive. La 3e armée se déplace sur la Meuse près de Philippeville. Sa Majesté le Kaiser doit être informée. Tout reste en attaque.

Bien que ni les Français ni les Britanniques n'aient subi de pression sérieuse le 24, le stress de garder au moins une longueur d'avance sur les Allemands a eu un effet de plus en plus néfaste sur les relations déjà fragiles entre Lanrezac et Sir John French. Tout d'abord, peu après l'aube, Spears apporta des nouvelles des Britanniques selon lesquelles si leur flanc gauche (ouest) était menacé d'enveloppement, ils se replieraient en direction du sud-ouest, le long de leurs lignes de communication, même si cela permettrait de découvrir l'aile gauche française et d'ouvrir un brèche entre les deux armées. Deuxièmement, au milieu de l'après-midi, Lanrezac ordonne au XVIIIe corps et aux divisions de réserve de Valabrègue de s'arrêter temporairement pour soutenir l'aile droite britannique, qu'il croit à tort sur le point de contre-attaquer près de Maubeuge. Lorsque Spears transmet la bonne nouvelle à Murray, le chef d'état-major britannique, elle ne fut pas accueillie avec la reconnaissance attendue.

« [Murray] fit remarquer que le XVIIIe corps se trouvait à 10 milles à l'arrière de la droite britannique ; La condition de Lanrezac selon laquelle il n'attaque www.ospreypublishing.com rait © que si les Anglais le faisaient aussi, était absurde. Une attaque de Lanrezac par la gauche pouvait être un grand avantage et nous aider, mais poser comme condition que nous avancerions s'il le faisait équivalait à offrir de frapper le lion si nous mettions d'abord notre tête dans sa gueule. »

À présent, Joffre était parfaitement conscient que ses plans soigneusement préparés étaient en plein désarroi. Sur la droite, les 1^{re} et 2^e armées avaient été violemment contre-attaquées et forcées de battre en retraite, au centre, la 4^e armée avait été vaincue de manière décisive dans les Ardennes et sur la gauche, la 5^e armée avait subi de lourdes pertes et était menacée d'enveloppement. Vers midi, il alerta le ministre de la Guerre de la situation périlleuse et exposa les mesures qu'il entendait prendre pour stabiliser la situation. Tout d'abord, il ne fallait pas perdre de temps pour éliminer les généraux incompetents dont les noms seraient transmis au ministère de la Guerre avec une recommandation soit d'un emploi à des fonctions secondaires, loin de la ligne de front, soit d'une retraite du service actif. (Millerand est allé encore plus loin en suggérant que tout officier reconnu coupable de lâcheté devrait être traduit en cour martiale puis abattu.) Deuxièmement, Joffre a expliqué sa stratégie immédiate :

« Nous sommes forcés de conclure de l'évidence que, malgré la supériorité numérique qui leur est assurée, notre corps n'a pas montré en rase campagne les qualités offensives que nous avions espérées après les succès partiels dans les premiers combats dans les montagnes. Nous sommes donc condamnés à une attitude défensive reposant sur nos places fortifiées et sur les grands obstacles du terrain, cédant le moins de territoire possible. Notre objectif doit être de tenir le plus longtemps possible, en essayant d'épuiser l'ennemi et de reprendre l'offensive le moment venu. »



Pendant les jours suivants, les 4^e et 5^e armées traverseraient un terrain densément boisé, ce qui empêcherait l'utilisation efficace de leurs canons de 75 mm. Cependant, lorsqu'ils étaient hors de cette zone, ils auraient été en rase campagne où ils auraient été en mesure de passer à l'offensive avec le soutien total de leur artillerie. Au petit matin, Joffre ordonne donc à Lanrezac de manœuvrer en retraite, prenant comme points d'appui la forteresse de Maubeuge à l'ouest et les collines boisées à l'est tout en gardant un contact étroit avec les Britanniques d'un côté et la 4^e armée de l'autre. En même temps, il envoya un message à Sir John French lui demandant de retarder les Allemands le long de la ligne Maubeuge-Valenciennes ; « c'est-à-dire le long du prolongement de la ligne Givet-Beaumont, où j'espère voir la 5^e armée prendre position. » Entre-temps, il fallait renforcer l'aile gauche, menacée d'enveloppement. Malheureusement, ni les Britanniques ni les Belges ne pouvaient apporter d'aide. Les deux divisions qui étaient restées en Grande-Bretagne au début de la

guerre ne purent être envoyées avant plusieurs semaines et les Belges avaient besoin de toutes leurs troupes pour la défense d'Anvers. En l'absence d'aide de la part des alliés de la France, la seule solution est de retirer les troupes des parties les moins sensibles du front et de les transférer dans le secteur menacé. Pour commencer, Joffre envoya un télégramme à l'armée d'Alsace pour dire que la plus grande partie du VII^e corps serait prise et transportée sur l'aile gauche. De plus, pour apporter un soutien supplémentaire aux Britanniques, il ordonna que deux divisions de réserve soient retirées de la garnison parisienne et utilisées pour renforcer les faibles territoriaux de d'Amade qui gardaient la brèche entre l'armée britannique et la côte. Dans le même temps, Joffre prend le corps de cavalerie de Sordet sous son contrôle direct et lui ordonne de se déplacer vers l'ouest pour couvrir l'aile gauche britannique contre un éventuel débordement des Allemands.

25 août : Le haut-commandement allemand sent la victoire

Pour les 2^e et 3^e armées allemandes, la journée est une fois de plus passée à poursuivre en vain l'ennemi ; le premier n'a pas été en mesure de les rattraper et les hommes de Hausen ont ralenti à quatre pas sur le terrain difficile de chaque côté de la Meuse. Bülow porta un coup final à ses espoirs tard dans la soirée lorsqu'il reçut un message de Hausen disant qu'il changerait de cap vers le sud-est le lendemain pour aider la 4^e armée à vaincre la résistance dans la région de Sedan. Bien que le mouvement de tenaille ait échoué, Bülow ordonna de poursuivre la poursuite le lendemain en direction du sud-ouest, malgré le fait que cela ouvrirait une brèche avec la 3^e armée. Dans le même temps, Maubeuge serait assiégée par une force composite composée du IX^e corps de la 1^{re} armée et de la 13^e division d'infanterie et de la 14^e division d'infanterie de réserve, tous deux appartenant à la 2^e armée.

Pour la deuxième journée consécutive, la 1^{re} armée ne parvint pas non plus à rattraper la force principale britannique parce que Kluck ne savait pas dans quelle direction elle battait en retraite. Malgré cela, tard dans la soirée et dans la nuit, les avant-gardes allemandes entrèrent en contact avec les arrière-gardes du 1^{er} corps de Haig dans les villages au sud de la forêt de Mormal et plusieurs brèves escarmouches eurent lieu dans l'obscurité. À Landrecies, par exemple, la 4^e brigade (de la Garde) fut attaquée par les avant-gardes du IV^e corps allemand, qui s'étaient également vu attribuer le village comme cantonnement. Bien que les gardes aient rapidement maîtrisé la situation (ils n'ont perdu qu'une centaine d'hommes, la plupart d'entre eux blessés), lorsque la nouvelle de l'attaque est parvenue au quartier général du 1^{er} corps tard dans la nuit, elle a suscité une inquiétude considérable. Ne connaissant pas la force de l'ennemi, et craignant qu'il ne pénètre dans la brèche entre les deux corps, Haig informa Sir John French que la situation était critique et qu'il avait besoin du II^e corps pour lui venir en aide. Lorsque ce message arriva au QG britannique aux premières heures du matin, il provoqua une petite panique au cours de laquelle French avertit Smith-Dorrien, commandant du II^e corps, que « l'ennemi semble travailler au sud de Landrecies. La 4^e brigade doute qu'il puisse se déplacer vers le sud.⁶ Une heure plus tard, il lança un appel à l'aide aux généraux d'Amade, Sordet et Lanrezac, expliquant à ce dernier que le 1^{er} corps « se retire s'il le peut, sur Guise vers le sud, sinon vers le sud-est en direction de La Capelle... Dans ces circonstances, le maréchal French vous demande de l'aider en recevant le 1^{er} corps jusqu'à ce qu'il puisse rejoindre le corps principal des forces britanniques. » Pour aggraver les choses, vers 5h00 du matin, un message urgent arriva au QG de Smith-Dorrien disant que ses hommes seraient forcés de se tenir debout et de se battre le lendemain matin parce que les Allemands étaient trop proches pour qu'ils puissent se retirer de leurs positions à Le Cateau. Peu de temps après, Smith-Dorrien et Wilson, le chef d'état-major adjoint, purent se parler au moyen d'une ligne télégraphique ferroviaire qui avait été reliée au quartier général du II^e corps à Bertry. Après que Smith-Dorrien eut décrit la situation plus en détail, Wilson expliqua les mesures prises par Sir

John French et l'avertit que « si vous vous levez et vous battez, il y aura une autre berline ». Smith-Dorrien répondit qu'« il était impossible de se détacher maintenant, car l'action avait déjà commencé, et qu'il pouvait entendre les canons tirer pendant qu'il parlait ».

Pendant ce temps, au GQG, Joffre a passé la majeure partie de la journée à discuter d'un éventuel plan d'action avec ses officiers supérieurs. Après avoir examiné plusieurs propositions, il finit par se mettre d'accord sur une manœuvre qui aboutira finalement à la victoire de la Marne. D'après ce plan, une nouvelle armée (6e) commandée par le général Maunoury serait créée à l'extrême gauche, au nord d'Amiens, d'où elle pourrait prendre en flanc la 1re armée allemande. Les troupes nécessaires seraient retirées du centre et de l'aile droite et transportées en région parisienne par chemin de fer. Le moment venu, ils attaqueront en direction du nord-est, soutenus sur la droite par les Anglais et par l'aile gauche de la 5e armée dont l'aile droite restera solidement ancrée le long des hauteurs de La Fère à Laon et Craonne. Afin de gagner suffisamment de temps pour rassembler la nouvelle force, il fallait faire tout ce qui était possible pour ralentir l'avance allemande au moyen d'actions d'arrière-garde et d'offensives partielles. Au cours de la soirée, l'état-major de Joffre prépara l'instruction générale n° 2, qui contenait les grandes lignes du plan, et des copies furent envoyées pendant la nuit à toutes les armées, y compris les Britanniques.

Bien que ce plan paraisse séduisant sur le papier, Joffre n'est pas sans appréhension. Lanrezac tiendrait-il sa promesse d'engager fortement l'ennemi une fois que la 5e armée aurait atteint le terrain découvert où les canons de 75 mm seraient les plus efficaces ? La 1ère armée allemande atteindrait-elle Amiens avant que la concentration de la 6e armée ne soit complète et qu'elle ne soit prête à attaquer ? (Dans la nuit du 25, ils étaient à moins de 60 milles, soit environ quatre à cinq jours de marche.) Sir John French allait-il mettre de côté ses griefs contre Lanrezac et lui apporter son plein appui ? Pour que le plan ait une chance d'aboutir, il était nécessaire de réunir les participants pour régler les détails et essayer d'améliorer les relations entre Lanrezac et sir John French. Ainsi, avant de se retirer pour la nuit, Joffre envoya un message à Huguet, son officier de liaison avec les Britanniques, lui demandant d'organiser une rencontre le lendemain à Saint-Quentin entre lui-même, Lanrezac, sir John French et les officiers supérieurs des deux côtés.

Cependant, il n'y avait pas de telles inquiétudes au Grand Quartier général allemand, où la guerre sur le front occidental était considérée comme presque gagnée. L'ambiance de l'époque a été décrite par le général von Plessen, qui était en charge du quartier général militaire du Kaiser : *« J'ai assisté régulièrement à la présentation quotidienne que le chef d'état-major faisait au Kaiser et je peux affirmer avec certitude qu'après l'arrivée du rapport détaillé de l'état-major de la 2e armée sur le déroulement de la bataille dans la région de la Sambre et de la Meuse, l'opinion du chef d'état-major était extraordinairement optimiste. Le chef d'état-major, ainsi que le chef de la section des opérations, Oberstleutnant Tappen, étaient d'avis que les batailles le long de la frontière avaient complètement conduit à la décision à l'Ouest d'une conclusion très favorable pour les Allemands... Le 25, l'Oberstleutnant Tappen s'est exprimé devant moi en ces termes : « En six semaines, toute l'affaire est terminée ».*

Jusqu'à tout récemment, toutes les bonnes nouvelles étaient confinées à l'aile gauche où les Français avaient été sévèrement battus en Lorraine et forcés de battre en retraite ; Cependant, ces derniers jours, des rapports similaires sont arrivés du centre et, plus important encore, de la droite. Ainsi, le rapport de situation de la 4e armée du 23 août parlait d'une victoire complète dans les combats dans les Ardennes et la 5e armée disait qu'au nord de Verdun, ils avaient repoussé l'ennemi dans une direction occidentale et l'avaient forcé à utiliser leurs dernières réserves mobiles des forts de Verdun pour couvrir leur retraite de l'autre côté de la Meuse. (Dans la matinée du 25, le prince héritier écrivit à son père pour lui annoncer que « la victoire d'hier au sud de Longwy est complète »).

Comme Plessen l'a mentionné, c'est le rapport de situation de Bülow pour le 24 août qui confirmait que la campagne approchait d'une conclusion victorieuse. Selon cet hymne à la victoire : *« Le 24, le deuxième jour de la bataille de Namur [le nom donné à la bataille de Charleroi dans de nombreux récits allemands], la 2e armée a vaincu de manière décisive l'ennemi adverse dans de violents combats malgré une résistance obstinée et parfois offensive. De nombreux canons ont été*

capturés. J'ai pris la décision d'attaquer la supériorité de l'ennemi de l'autre côté de la Sambre afin d'ouvrir la voie au-delà de la Meuse pour la 3e armée. La 1ère armée est engagée dans un combat avec les Anglais à l'ouest de Maubeuge et a commencé à être encerclée. Selon [le corps de cavalerie de Marwitz], deux brigades anglaises brisées, un commandant de division et de nombreux officiers ont été capturés.

« [Le 1er corps de cavalerie de Richthofen] rapporte que les Anglais se retirent en fuyant de leurs positions. Des parties des 3e et 6e divisions anglaises ont été identifiées. L'attaque contre Namur s'est soldée par une victoire. La ville et jusqu'à quatre forts sont entre nos mains. Plusieurs milliers de prisonniers et dix canons de campagne ont été pris. Aux côtés de la garnison belge se trouvaient les régiments français 45 et 148 de leur IIe corps... Jusqu'à la moitié d'une division de la force assiégeante est maintenant libre pour d'autres fins. L'attaque contre Maubeuge se prépare. Le soir du 24 la 2e armée est sur la ligne Beaumont-Hemptonne ; le 25, nouvelle avancée en direction du sud-ouest pour libérer le front de la 3e armée... »

Bien que le rapport de situation de Kluck fût plus modéré (il dit qu'ils avaient repoussé deux à trois divisions anglaises et que l'on croyait que le corps principal de leur troupe principale était situé à une courte distance au sud), il semblait que ce n'était qu'une question de temps avant que les Britanniques ne soient également vaincus. D'autre part, alors que la guerre à l'Ouest semblait toucher à sa fin, la situation sur le front de l'Est avait pris un tournant décisif pour le pire. Le premier signe en est contenu dans un rapport du général von Prittwitz, selon lequel il avait ordonné à sa 8e armée d'interrompre les combats à Gumbinnen afin d'éviter d'être débordé et se retirait vers la Vistule. Lorsque Moltke lui parla au téléphone peu de temps après, Prittwitz lui dit que s'il ne recevait pas de renforts urgents, il serait obligé de se retirer encore plus loin, jusqu'à la frontière avec la Prusse orientale. Le lendemain, Moltke limoga Prittwitz et son chef d'état-major, Waldersee, et les remplaça par Hindenburg, qui fut rappelé de sa retraite, et Ludendorff, dont l'étoile était largement ascendante après son rôle de premier plan dans la prise de Liège un peu plus d'une semaine plus tôt. Les pensées de Moltke se tournèrent maintenant vers la façon dont il pourrait renforcer la 8e armée pour empêcher l'invasion du territoire allemand. En l'absence d'une réserve générale de l'armée, la seule unité de première ligne immédiatement disponible était le IXe corps de réserve, qui était jusqu'à présent resté dans le Schleswig-Holstein pour se prémunir contre un débarquement surprise des Britanniques. La nouvelle que ce dernier avait commencé à débarquer en France, qui avait atteint l'OHL le 22 août, déclencha une dispute entre Moltke et Tappen sur la question de savoir s'il fallait utiliser le IXe corps pour protéger les troupes belges à Anvers comme prévu à l'origine (aux côtés du IIIe corps de réserve) ou l'utiliser pour renforcer la 8e armée. En fin de compte, Moltke insista pour qu'il soit envoyé à Anvers comme prévu et qu'ils devraient chercher ailleurs des renforts pour le front de l'Est. Comme Tappen l'a expliqué plus tard, les bonnes nouvelles du front occidental n'auraient pas pu arriver à un meilleur moment.

« Les Français, comme prévu, avaient offert la bataille pour nous empêcher de pénétrer en France. Les rapports très favorables qui sont arrivés jusqu'au 25 août, à l'occasion de la grande victoire des 6e et 7e armées en Lorraine les 20 et 25, ont suscité au Grand Quartier Général la conviction que la grande bataille décisive dans l'Ouest avait été livrée et conclue en notre faveur. Sous l'impression qu'il y avait eu une « victoire décisive », le chef de l'état-major général décida le 25, malgré les arguments contraires, de détacher des forces à l'Est. Il croyait que le moment était venu où, conformément au grand plan d'opérations, une victoire décisive à l'Ouest ayant été remportée, des forces considérables pourraient être envoyées à l'Est pour obtenir une décision là aussi. »

Dans la soirée du 25, Moltke décida donc de transférer six corps à l'Est, deux de l'aile droite, deux de l'aile centrale et deux de l'aile gauche. (Cela ferait plus que doubler la taille de la 8e armée.) Parmi ceux-ci, seuls le corps de réserve de la Garde et le XIe corps (appartenant respectivement aux 2e et 3e armées) étaient immédiatement disponibles car ils avaient pris part au siège de Namur récemment achevé et n'étaient pas encore revenus sur la ligne de front ; les quatre autres corps étaient encore en action et il faudrait plusieurs jours avant qu'il ne soit possible pour eux de se désengager en toute sécurité et de partir pour l'Est. Cependant, tard dans la soirée, le rapport de situation de la 5e armée arriva avec la nouvelle que l'ennemi sur leur front avait été « brisé ». En

conséquence, Moltke décida de retirer immédiatement le Ve corps de l'armée du prince héritier et de l'envoyer à l'Est en même temps que les deux autres corps. Si l'on exclut le IIIe corps de réserve qui surveille Anvers, il y a jusqu'à présent 33 corps d'armée sur le front occidental ; une fois que tous les corps désignés auraient été envoyés à l'Est, ils tomberaient de près d'un cinquième à 27 corps, plus que suffisant, pensait Moltke, pour mettre la touche finale à une victoire déjà remportée.

26 août : Joffre planifie une contre-offensive et les Britanniques sont attaqués

La réunion au QG de Saint-Quentin pour discuter des plans de contre-offensive de Joffre eut lieu dans une salle de billard faiblement éclairée et oppressante dont les fenêtres étaient fermées contre l'éclat dur du soleil de fin de matinée. Les Français étaient représentés par Joffre et son chef d'état-major adjoint, Berthelot, et les Britanniques par Sir John French et Sir Henry Wilson. Après avoir attendu en vain l'arrivée de Lanrezac et d'Hély d'Oissel, la réunion débute par un rapport de situation sur l'armée britannique par Wilson et un rapport sur l'armée française par le capitaine Fagalde de la section de renseignement de la 5e armée. Avant que ce dernier n'ait terminé, cependant, il passa le relais à Hély d'Oissel qui venait d'arriver avec Lanrezac après un voyage difficile à travers la zone arrière du XVIIIe corps le long de routes pleines de trains de bagages et encombrées par des masses de réfugiés en fuite. Selon un officier qui lui a parlé à l'époque, le commandant de la 5e armée n'était pas de bonne humeur :

« Il semblait extrêmement mécontent et s'exprimait dans un langage violent. Il n'a pas mâché ses mots dans sa critique de GQG et des alliés. Il était très irrité contre les premiers et les Britanniques. L'essentiel de ce qu'il disait, c'était qu'il suffisait de le laisser tranquille, qu'il se retirerait autant qu'il le faudrait, qu'il choisirait son propre moment et qu'ensuite il repousserait l'ennemi d'où il venait. »

Quand Hély d'Oissel eut fini de parler, Sir John French intervint et, dans un état d'excitation, et faisant de son mieux pour s'exprimer en français, il dit que ses hommes avaient été violemment attaqués et que ses deux corps risquaient d'être séparés. À Guise, le 1er corps avait été forcé de se replier dans la zone de la 5e armée et, au moment où il parlait, le 2e corps combattait avec une force largement supérieure au Cateau. Il se lança alors dans une diatribe contre la 5e armée, comparant défavorablement les actions de Lanrezac aux siennes, déclarant que les Français avaient eu la vie beaucoup plus facile que ses propres troupes qui faisaient face à un ennemi beaucoup plus fort, et qu'ils avaient interrompu le combat et s'étaient repliés sans avertissement, laissant son armée exposée à l'encerclement. À mi-chemin de cette tirade, alors que ses pensées se précipitaient devant sa langue, Wilson a commencé à traduire pour lui et en même temps a essayé d'adoucir certaines de ses déclarations les plus sauvages et les plus incendiaires. Face à ce déferlement d'épanchement © d'émotion, Joffre eut le bon sens de garder le silence, tandis qu'un Lanrezac, visiblement irrité et plein de ressentiment, se contentait de hausser les épaules de temps en temps et de dire très peu pour sa défense. Au bout d'un moment, Joffre intervint et, parlant d'un ton régulier et égal, tenta d'apaiser son homologue. Il a dit qu'ils ne devaient pas perdre de vue le fait que toutes les armées de gauche, françaises comme britanniques, avaient été soumises à une pression intense au cours des derniers jours et qu'elles avaient toutes deux combattu courageusement et perdu beaucoup de bons hommes. Cependant, bien que la campagne initiale ait tourné contre eux, la victoire était encore possible à condition que l'armée britannique prenne part à la nouvelle manœuvre dirigée contre le flanc droit exposé des Allemands. Après un léger délai, un regard d'incompréhension se dessina sur le visage de French, trahissant le fait que c'était la première fois qu'il entendait parler de ce projet. L'arrivée de l'instruction générale n° 2 dans la nuit est apparemment passée inaperçue dans l'agitation générale entourant les combats à Landrecies. Consterné par cette tournure inattendue des événements, Joffre esquissa maintenant avec lassitude le plan pour le bénéfice de son public

britannique, en accordant une attention particulière au rôle qu'il espérait qu'ils joueraient. Cependant, cela ne fut pas accueilli avec enthousiasme par Sir John French, qui semblait plus préoccupé par la rapidité avec laquelle ses forces pourraient se retirer en direction de Saint-Quentin que par le fait de faire demi-tour à un moment donné et d'engager l'ennemi. Peu à peu, la conversation s'est estompée, laissant place à un silence pesant et embarrassant qui annonçait la fin de la réunion. Dans un esprit d'amitié symbolique, Sir John invita Joffre et ses collègues officiers à un déjeuner tardif, mais bien que Joffre ait accepté, peut-être dans l'espoir désespéré de parvenir à une meilleure compréhension pendant le repas, Lanrezac prétendit qu'il avait des affaires urgentes ailleurs et prit immédiatement congé. Comme Joffre l'a dit plus tard, l'issue de la réunion n'était pas de bon augure pour le succès de son plan :

« J'emportai avec moi une impression sérieuse de la fragilité de notre extrême gauche, et je me demandai anxieusement si elle pourrait tenir assez longtemps pour me permettre d'opérer le nouveau groupement de nos forces. J'ai été impressionné, en outre, par l'absence de compréhension mutuelle entre le maréchal French et le commandant de notre cinquième armée. Les tempéraments des deux hommes, leurs mentalités, étaient si complètement différents, qu'ils semblaient tout à fait incapables de travailler ensemble sous la dure tension de la bataille. »

Au moment même où Sir John French exprimait ses sentiments sur ses alliés, son II^e corps se battait pour sa vie à moins de 20 milles de là, au Cateau. Selon le propre récit de Kluck de la situation, il tentait d'effectuer un double encerclement en immobilisant d'abord les Britanniques de front avec le IV^e corps et le corps de cavalerie de Marwitz, puis en enveloppant leurs deux ailes avec le reste de l'armée. Les troupes de Smith-Dorrien se trouvaient maintenant dans une situation extrêmement périlleuse ; plusieurs unités étaient arrivées peu avant l'aube dans un état d'épuisement, dont la 19^e brigade qui avait à peine nettoyé Le Cateau que les premiers Allemands apparurent dans la banlieue nord, et les Suffolks et le King's Own Yorkshire Light Infantry à l'extrême droite étaient exposés à des tirs d'enfilade depuis les hauteurs de l'autre côté de la vallée de la rivière Selle. Le 1^{er} corps aurait dû tenir cette position, mais il a suivi l'ordre de French de battre en retraite.

Deux facteurs ont sauvé les Britanniques de la destruction. Tout d'abord, il y a eu l'adresse au tir et la ténacité superbes de l'infanterie de Smith-Dorrien, et l'énorme courage des artilleurs qui leur ont apporté un soutien exceptionnel depuis des positions presque suicidaires immédiatement derrière la ligne de feu. Deuxièmement, les Allemands n'ont pas réussi à repousser leur avantage parce que les deux ailes d'enveloppement sont arrivées sur le champ de bataille tard dans la journée après une marche quelque peu tranquille, alors que les Britanniques étaient partis. Si le centre allemand avait empêché les Anglais de se retirer en début d'après-midi, et si les ailes droite et gauche avaient montré plus d'urgence, alors le piège se serait refermé sur eux. En repoussant un ennemi supérieur pendant près de neuf heures, dans des circonstances extrêmement difficiles, puis en interrompant le combat et en effectuant une retraite ordonnée, le II^e corps avait rendu un service inestimable à la cause alliée, en veillant à ce que l'armée reste entière et en mesure de prendre part à la bataille de la Marne un peu plus d'une semaine plus tard.

Bien que les Britanniques se soient échappés, Kluck semble avoir cru qu'ils avaient été lourdement battus et qu'ils se retireraient donc en direction de l'ouest vers la côte le long de leur ligne de communication. (Son jugement a peut-être été assombri par la destruction du King's Own Yorkshire Light Infantry, des Gordon et d'autres unités qui n'ont pas reçu l'ordre de se retirer et qui ont continué à se battre courageusement, tenant les Allemands à distance, jusqu'à ce qu'ils soient finalement submergés en fin d'après-midi.) Dans la soirée, il donne donc l'ordre d'avancer le lendemain en direction du sud-ouest vers le coude de la Somme à Péronne. L'armée devait s'emparer des passages de la Somme dans les environs de la ville au plus tard le 28, date à laquelle « il y aurait une perspective attrayante de repousser l'aile gauche de l'ennemi sur les forces françaises se retirant vers le sud devant la 2^e armée ».

La nouvelle que le II^e corps avait non seulement survécu, mais qu'il battait également en retraite en bon ordre fut lente à atteindre le QG, qui était convaincu qu'ils avaient été sévèrement battus. L'état d'esprit extrêmement pessimiste de l'époque se reflète dans un télégramme de Huguet à Joffre dans lequel il dresse un tableau très sombre de la situation. « Bataille perdue par l'armée

britannique, qui semble avoir perdu toute cohésion. Il aura besoin d'une protection considérable pour lui permettre de se reconstituer. GHQ ce soir Noyon. De plus amples détails suivront. »¹⁸ Comme si cela ne suffisait pas, d'autres nouvelles inquiétantes sont rapidement arrivées, qui ont jeté des doutes sur le succès de la contre-offensive à venir. D'une part, la 4^e armée serait en pleine retraite derrière la Meuse après avoir fait sauter les ponts derrière elle et d'autre part, le gouverneur de Maubeuge rapporta que la forteresse était incapable de durer plus de quelques jours tout au plus, après quoi les assiégeants seraient libres de rejoindre l'armée de campagne. La seule lueur d'espoir était que la 5^e armée continuait à distancer ses poursuivants et, ayant quitté le terrain densément boisé des derniers jours, entrerait bientôt dans un pays plus ouvert où elle pourrait mettre en jeu son artillerie de campagne. D'autre part, ayant senti le pessimisme de Lanrezac, et ayant vu de ses propres yeux son animosité envers Sir John French, Joffre commença alors à envisager de le retirer du commandement de la 5^e armée. Entre-temps, pour s'assurer qu'il prend des mesures dilatoires contre ses poursuivants, il envoie le colonel Alexandre au quartier général de la 5^e armée à Marle pour garder un œil sur les choses. Désormais, comme le disait Alexandre avec un peu de tact, il n'y aurait pas de retour en arrière sans tentative de porter un coup à l'ennemi.

27 août : Les Allemands s'exposent à l'attaque

Une fois de plus, les troupes de Lanrezac ne furent jamais sérieusement menacées de toute la journée et, après avoir traversé l'Oise à l'est de Guise, elles allèrent se reposer à une courte distance au sud de la rivière. De même, les seuls problèmes rencontrés par les Britanniques étaient dus à l'épuisement provoqué par le terrain difficile et non à l'armée de Kluck, qui a perdu la journée dans une chasse à l'oie sauvage vers le sud-ouest. Après une marche nocturne épuisante, interrompue par seulement quelques heures de repos, le II^e corps de Smith-Dorrien commença à atteindre Saint-Quentin peu après l'aube du 27. Au fur et à mesure que les unités arrivaient, elles étaient nourries et, après s'être reposées un moment, continuaient à battre en retraite en bon ordre et traversaient la Somme en fin d'après-midi. À l'est, pendant ce temps, la rareté des bonnes routes força l'ensemble du 1^{er} corps à utiliser la route principale vers le sud à travers Guise, ce qui eut pour résultat que l'infanterie et les véhicules furent mis à double rangée, avec des officiers d'état-major postés à des points critiques pour résoudre l'inévitable congestion. Bien que l'aile droite de la 2^e armée allemande soit proche derrière eux, ils parviennent à éviter les ennuis, à l'exception d'un bataillon du régiment de Münster, qui fait office d'arrière-garde et est submergé après avoir échoué à recevoir l'ordre de se retirer. À la tombée de la nuit, le corps atteint les hauteurs au sud-ouest de Guise où il bivouaque. À 20h00, le QG donne l'ordre de poursuivre la retraite le lendemain matin vers une ligne au sud de La Fère (1^{er} corps) et la région de Noyon (2^e corps). Dans une tentative désespérée de garder une longueur d'avance sur l'ennemi, on leur dit que « toutes les munitions sur des chariots non absolument nécessaires et d'autres impedimenta seront déchargées et les officiers et les hommes transportés à la pleine capacité de tous les transports, à cheval et mécaniques. »

Contrairement au déroulement sans incident des événements sur le front, des tensions s'accumulaient entre les commandants supérieurs des deux côtés. Du côté allemand, le ressentiment de Kluck de devoir rester sous le contrôle de Bülow avait débordé la veille au sujet des arrangements pour le siège de Maubeuge. Alors que Bülow décida que les deux divisions allouées à la tâche par sa propre armée devaient être augmentées par le IX^e corps, Kluck insista sur le fait que la place ne présentait aucun risque puisque ses fortifications étaient obsolètes et sa garnison faible. En ce qui le concerne, toute la 1^{ère} armée, y compris le IX^e corps, doit être poussée en avant à travers la Somme sans délai pour empêcher les Britanniques de s'échapper vers la côte. Tard dans la soirée, après que ses objections aient été rejetées par Bülow, il a envoyé un message radio à OHL pour se plaindre de la situation et demander une fois de plus qu'on lui rende son indépendance. Le matin du 27, on lui répond qu'il n'est plus subordonné à Bülow et que Maubeuge sera investi par la

l'attaque ne pourrait pas avoir lieu avant le 29 car l'armée devrait passer une journée à faire un pas de côté vers l'ouest pour se mettre en position. Inquiet de la réticence évidente de Lanrezac, Joffre renvoie Alexandre à l'état-major de la 5e armée pour veiller à ce que ses ordres soient exécutés. À ce moment-là, Lanrezac était de très mauvaise humeur et « l'atmosphère, déjà chargée d'électricité, devint dangereusement tendue ».21 Après avoir informé Hély d'Oissel des nouvelles limites de la marche avec le 1er corps britannique, Alexandre continua à discuter des préparatifs de © l'attaque pour Osprey Publishing • www.ospreypublishing.com LA RETRAITE COMMENCE 135 l'attaque. Cela a donné lieu à un échange acrimonieux entre Lanrezac et Hély d'Oissel d'un côté et Alexandre de l'autre. Se faisant le porte-parole de Joffre, Alexandre accuse Lanrezac d'être trop préoccupé par le fait de laisser le plus d'espace possible entre son armée et ses poursuivants plutôt que de tenter de retarder les Allemands par des contre-attaques vigoureuses. Lanrezac insista sur le fait que c'était inutile et inutile et que le meilleur moment pour attaquer serait lorsqu'ils atteindraient la position défensive forte de Laon-Reims. Il y avait aussi le danger considérable que ses deux flancs soient exposés si la retraite était retardée ; il y avait déjà une brèche sur la droite avec la 4e armée et si les Britanniques continuaient à battre en retraite précipitamment, son flanc gauche serait également découvert.

Alors qu'Alexandre faisait de son mieux pour s'occuper de Lanrezac, Joffre avait envoyé un télégramme à Sir John French pour l'informer de l'attaque et lui demander de retarder sa retraite pendant un court moment pour couvrir l'aile gauche de Lanrezac. La réponse, qui est revenue par Huguet peu de temps après, contenait un mélange de bonnes et de mauvaises nouvelles. D'une part, les Français avaient accédé à la demande et avaient ordonné au IIe corps de s'arrêter à Saint-Quentin et au 1er corps au sud-ouest de Guise ; d'autre part, il réitère que ses troupes sont en très mauvais état et qu'elles ne pourront survivre à de nouvelles attaques que si elles reçoivent un soutien immédiat et substantiel, en particulier de la part du corps de cavalerie de Sordet.

À partir de ce moment-là, les choses ont commencé à mal tourner pour Joffre. En début d'après-midi, on apprit que les Anglais n'avaient pas écourté leur retraite comme promis, mais qu'ils avaient évacué Saint-Quentin et qu'ils étaient de nouveau en marche vers le sud. Pire encore, juste au moment où Joffre s'apprêtait à organiser un dîner pour le ministre de la Guerre, Millerand et son prédécesseur Messimy, le major Brécard arriva du QG avec la nouvelle épouvantable que Sir John French menaçait de retirer ses troupes de la ligne. Selon Brécard, l'ambiance était extrêmement dépressive lorsqu'il est parti. En particulier, le IIe corps était considéré comme dans un état critique après ses pertes au Cateau ; On pensait que plusieurs unités avaient été plus ou moins détruites et qu'un grand nombre de canons et de matériel avaient été perdus. On doutait sérieusement qu'il fût en mesure d'offrir la moindre résistance s'il était attaqué. Selon Wilson, l'armée ne serait assez en forme pour rejoindre la campagne qu'après qu'au moins trois des cinq divisions aient subi un long repos et une réorganisation complète. Cela signifierait un retard de plusieurs jours, voire de quelques semaines, mais compte tenu des conditions incertaines, il était impossible d'être plus précis.

À peu près au moment où cette bombe est arrivée, Joffre a également reçu un rapport détaillé qui a jeté un nouvel éclairage sur les mouvements récents de l'aile droite allemande. En plus de donner pour la première fois une évaluation assez précise de l'ordre de bataille allemand, il a dit qu'ils semblaient glisser obliquement sur le front de la 5e armée pour tenter de rattraper les Britanniques. C'était exactement l'occasion qu'il attendait. En début de soirée, il modifia les ordres qui avaient été envoyés à Lanrezac quelques heures plus tôt. Au lieu de faire face au nord et d'attaquer les Allemands alors qu'ils traversaient la haute Oise, Lanrezac reçut maintenant l'ordre de faire l'attaque principale en direction du nord-ouest, vers Saint-Quentin, contre le flanc de la force ennemie qui poursuivait les Britanniques. Dans le même temps, son aile droite agirait de manière défensive pour empêcher la 2e armée allemande de traverser l'Oise à l'est de Guise. C'était une manœuvre risquée, car si les choses tournaient mal, la 5e armée pouvait être divisée en deux et vaincue ; D'autre part, c'était l'occasion de porter un coup décisif à l'ennemi plutôt que de simplement le retarder de plusieurs jours.

Lorsque Lanrezac reçut ce message, il entra dans une colère furieuse qui fut portée à un niveau dangereux peu de temps après lorsqu'Alexandre apparut une fois de plus, avec la tâche peu enviable de s'assurer qu'il se conformait aux nouvelles instructions. À peine arrivé, Alexandre est impliqué dans une dispute acharnée avec Schneider, le chef du bureau des opérations, qui est chargé de rédiger les ordres complexes nécessaires pour mettre les troupes en position pour l'attaque. (Les ordres pour l'attaque vers le nord à travers l'Oise venaient à peine d'être envoyés.) Schneider discuta avec Alexandre, montrant la carte et affirmant avec véhémence que GQG avait complètement sous-estimé les difficultés de la nouvelle manœuvre. En réponse, Alexandre exprima son étonnement que Schneider soit si peu coopératif ; Posant sa main sur la carte, les doigts étendus et pointant vers le nord, il tourna sa paume de manière à ce qu'ils soient maintenant tournés vers le nord-ouest. C'était aussi simple que ça ! À ce moment-là, la conversation a dégénéré en un match d'argot, Schneider criant à Alexandre de ne pas être si stupide et ce dernier se défendant en affirmant que la 5e armée n'avait jamais rien fait pour aider à ralentir l'avancée allemande. Lanrezac a alors pris la défense de Schneider, disant sans équivoque au porte-parole de Joffre ce qu'il pensait des tentatives de stratégie de GQG. Ébranlé par cette agression verbale, Alexandre téléphona à GQG pour les avertir de l'intransigeance de Lanrezac et on lui dit de transmettre le message que Joffre lui-même se rendrait le lendemain matin au quartier général de la 5e armée pour s'assurer que ses ordres étaient exécutés à la lettre.

Pendant ce temps, à l'OHL, Moltke commençait à hésiter à envoyer six corps d'armée pour renforcer le front en Prusse orientale. Au cours des deux jours qui s'étaient écoulés depuis qu'il avait donné l'ordre au transfert du corps de réserve de la Garde, du XIe corps et du Ve corps vers l'Est, la situation avait considérablement changé sur les deux fronts. Le 25 août, il avait semblé à Moltke et Tappen que la guerre à l'Ouest était presque gagnée ; Cependant, lorsqu'ils passèrent en revue la situation le soir du 27, la situation était moins certaine. D'une part, le dernier rapport de Kluck revendiquait une victoire significative sur les Britanniques. « En quatre jours de combats de Mons à Solesmes [c'est-à-dire Le Cateau], l'armée anglaise avec trois divisions territoriales françaises, dont deux de Paris, a été battue. Le repli vers l'ouest a été empêché. Plusieurs milliers de prisonniers anglais, sept batteries de campagne anglaises et une batterie lourde ont été capturés. » D'autre part, dans son rapport de situation pour le 26, Bülow est revenu sur les affirmations extravagantes qu'il avait faites deux jours auparavant, affirmant que bien que la victoire ait été remportée, elle n'était pas décisive et que l'ennemi battait en retraite en bon ordre. De même, Hausen déclara que le 25, son armée avait été retardée par de nombreuses rencontres avec les arrière-gardes françaises et le prince héritier résuma les récents combats sur le front de la 5e armée en concluant : « Mon armée a passé les quatre derniers jours dans de violents combats contre un ennemi qui s'est replié d'une position à une autre. » En revanche, la situation sur le front de l'Est s'était grandement améliorée depuis que Hindenburg et Ludendorff avaient pris le commandement. Dans un message arrivé dans la soirée, Ludendorff a déclaré que la 8e armée avait battu entre deux et trois corps russes et qu'à son avis, les renforts n'étaient plus nécessaires. Moltke devait maintenant décider s'il permettait aux trois corps de continuer vers l'Est ou s'il les gardait à l'Ouest où ils pourraient être utilisés soit comme réserve générale, soit pour combler les vides qui s'étaient ouverts entre les armées de l'aile droite. Heureusement, il était encore temps de les rappeler puisque le Ve corps était à Diedenhofen où il s'apprêtait à s'entraîner, tandis que les deux autres étaient en marche vers leurs points d'embarquement d'Aix-la-Chapelle (corps de réserve de la Garde) et de Malmédy-Saint-Vith (XIe corps).

Comme Tappen l'a expliqué plus tard, les événements sur l'aile droite s'étaient jusqu'à présent déroulés plus ou moins comme prévu. « À cette date, les cartes qui avaient été établies en temps de paix pour indiquer les mouvements projetés de l'aile droite correspondaient encore presque exactement aux cartes portant les mouvements effectivement exécutés par les armées. » Cependant, maintenant que les armées avaient atteint les limites les plus éloignées du plan de déploiement, le moment était venu de donner des instructions pour la dernière étape de la campagne. Après avoir évalué toutes les informations les plus récentes, Moltke publia dans la soirée du 27 un long document intitulé *Allgemeine Anweisungen an die 1. bis 7. Armee für den Fortgang*

der Operationen (Directives générales pour la conduite ultérieure des opérations de la 1^{ère} à la 7^e armée). Après un long préambule, qui résumait la situation globale, il souligna la nécessité de porter un coup fatal avant que les Français ne puissent renforcer leur aile gauche et avant que les Russes ne reprennent leur offensive :

« Les Français, ou du moins leurs groupes nord et central, sont en pleine retraite vers l'ouest et le sud-ouest, c'est-à-dire en direction de Paris. Il est probable qu'au cours de cette retraite, ils opposeront une nouvelle et farouche résistance. Toutes les nouvelles en provenance de France confirment que l'armée française va se battre pour gagner du temps et immobiliser la majorité des forces allemandes sur leur front afin de faciliter l'offensive russe. Les groupes franco-anglais du nord et du centre peuvent, après la perte de la ligne de la Meuse, offrir une nouvelle résistance derrière l'Aisne, l'extrême gauche étant peut-être poussée jusqu'à Saint-Quentin, La Fère et Laon et l'aile droite établie à l'ouest de l'Argonne, assez près de Ste-Menéhould. La prochaine ligne de résistance sera très probablement la Marne, l'aile gauche s'appuyant sur Paris. Il est également possible que les forces soient concentrées sur la Seine basse [c'est-à-dire en aval de Paris]. »

S'ils rattrapaient les Français avant qu'ils ne soient au niveau de Paris, il serait possible d'envelopper leur aile gauche, la forçant à s'éloigner de la capitale. (« La forte résistance à laquelle on peut s'attendre sur l'Aisne, et plus tard sur la Marne, peut nécessiter une roue des armées d'une direction sud-ouest à une direction sud. ») La poursuite devait se dérouler le plus rapidement possible « afin de ne laisser aux Français le temps de pas se réorganiser et d'offrir une résistance sérieuse ». L'aile droite devait donc avancer vers le sud-ouest, dans la direction générale de Paris, non pas dans l'intention d'investir le capital, mais parce que les Français reculaient dans cette direction. (« Il est donc très important, par une marche rapide des forces allemandes sur Paris, d'empêcher l'armée française de s'arrêter, d'arrêter le rassemblement de nouveaux corps de troupes et de prendre au pays autant que possible de ses moyens de défense. ») Nulle part il n'est question de faire des préparatifs pour assiéger la ville. La 1^{re} armée devait avancer le long de la côte ouest de Paris en direction de la Seine inférieure, la 2^e armée devait se diriger vers la ville elle-même et la 3^e armée devait avancer à travers Laon en direction de Château-Thierry. Les 4^e et 5^e armées doivent également avancer vers le sud-ouest, la première en direction de Reims-Epernay et la seconde vers Châlons-sur-Marne-Vitry-le-François. La 5^e armée continuerait d'être responsable de la protection de l'aile des quatre armées de droite et investirait en outre Verdun. La situation sur l'aile gauche allemande en Lorraine et en Alsace était incertaine et tout dépendait de la reprise de l'offensive ratée des Français. S'ils battaient en retraite, la 6^e armée traverserait la Moselle et avancerait en direction de l'ouest vers Neufchâteau, renforcée par deux corps pris à la 7^e armée. Devenue indépendante, la 7^e armée se garderait d'une percée ennemie entre Epinal et la frontière suisse. Si tout se passait comme prévu, l'ennemi serait pris dans un énorme piège avec son aile gauche enveloppée et renvoyé au sud-est de Paris vers le plateau de Langres à l'est de Troyes, où il serait pris à l'arrière par la 6^e armée avançant en direction de l'ouest depuis Neufchâteau.

28 août : Préparations finales pour l'offensive française

Au petit matin, la 5^e armée commença à faire un pas de côté vers l'ouest en préparation de l'offensive, protégée du nord par les divisions de réserve de Valabrègue qui occupaient les passages de l'Oise à l'intérieur et à l'est de Guise. Lorsque ce mouvement serait terminé, ce dernier serait relevé par le Xe corps et entrerait en réserve derrière l'aile gauche. L'attaque devait avoir lieu en direction du nord-ouest en direction de Saint-Quentin et serait menée par les XVIII^e et III^e corps, appuyés par la 37^e division (nord-africaine), qui avait été transférée du Xe corps. Pendant ce temps, le reste du Xe corps doit rester sur la défensive derrière l'Oise entre Guise et Etréaupont. Les divisions de réserve et le 1^{er} corps de Valabrègue seraient retenus en réserve, les premiers derrière

l'aile gauche et les seconds derrière le centre. Une reconnaissance de cavalerie fut ordonnée dans la région de Guise et de Saint-Quentin et un officier d'état-major, le capitaine Helbronner, fut envoyé au QG avec une copie des ordres et une demande de soutien pour le 1er corps, qui se trouvait dans le voisinage de La Fère.

Tandis que l'état-major se préparait à la hâte pour le déménagement à Laon, Joffre apparut avec le colonel Gamelin et commença des discussions avec Lanrezac et Hély d'Oissel. Celles-ci ne se sont pas bien passées. Lorsque Lanrezac tergiversa une fois de plus en affirmant que le Xe corps n'était pas assez fort pour sa tâche et que l'écart avec la 4e armée était trop grand et insuffisamment défendu, l'imperturbabilité habituelle de Joffre céda et il entra dans une colère violente, criant que tout cela n'était qu'une excuse et que le plan avait toutes les chances de succès si seulement il était correctement exécuté. Avec la menace tacite d'un licenciement suspendue dans l'air, Lanrezac a cédé face à l'assaut, mais seulement après avoir insisté pour avoir les ordres de Joffre par écrit au cas où les choses tourneraient mal et qu'il deviendrait un bouc émissaire. Avant de partir pour le GQG, Joffre profita de l'occasion pour rencontrer brièvement de Mas Latrie et Hache, les commandants des XVIIIe et IIIe corps respectivement, dont les troupes seraient le fer de lance de l'offensive. Malheureusement, aucun d'eux n'a créé une impression favorable ; le premier se plaignait que ses troupes étaient épuisées à cause de la retraite et le second expliqua faiblement qu'il n'avait pas cherché à obtenir de promotion et qu'il préférerait de loin être de retour à Verdun à la tête de son ancienne division. (Selon le récit ultérieur de Joffre, de Mas Latrie était en mauvaise santé, souffrait de dysenterie et semblait être dans un état d'effondrement partiel.) Encore en colère contre son contretemps avec Lanrezac, Joffre balaya leurs doutes et leurs hésitations et leur fit comprendre l'importance vitale de leur tâche. Après avoir annoncé qu'il reviendrait le lendemain matin pour s'assurer que la bataille se déroulerait conformément à ses ordres, il partit pour GQG, laissant Lanrezac et son état-major pousser un soupir de soulagement collectif.

Au cours de l'après-midi, Lanrezac tint une conférence pour les chefs d'état-major du corps d'armée, au cours de laquelle il souleva la question de savoir comment renforcer l'attaque. Idéalement, il aurait utilisé le 1er corps à cette fin car c'était le corps le plus fort et Franchet d'Esperey était un commandant dynamique et énergique, mais sa position bien à l'arrière de l'aile droite signifiait qu'il était trop loin pour y participer. Cependant, au cours de la réunion, il a eu l'idée de le transporter sur l'aile gauche par chemin de fer pendant la nuit, à temps pour prendre l'offensive à l'aube. Cette remarquable suggestion fut accueillie avec étonnement par le général de Lardemelle, chef d'état-major du 1er corps d'armée, qui souligna qu'il serait entièrement disloqué (faute de capacité, les trains de bagages devraient se déplacer par la route) et qu'il n'y aurait pas assez de temps pour le reconstituer avant le début de l'attaque. Au lieu de cela, il suggéra que s'ils partaient à 3 heures du matin et marchaient sans arrêt sur la grande route de Guise, ils arriveraient derrière le centre du champ de bataille au milieu de l'après-midi, à temps soit pour soutenir l'offensive, soit pour renforcer le Xe corps le long de la haute Oise. Afin de vérifier le calcul de de Lardemelle, Lanrezac posa sa main sur la carte et, ayant étendu ses doigts, l'utilisa comme un ensemble de séparateurs de fortune. De Lardemelle avait raison ; s'ils partaient à 3h00 du matin, ils seraient au niveau du village du Hérie-la-Viéville en milieu d'après-midi, à la charnière entre les deux ailes de l'armée. Il décida donc de suivre la suggestion avec une légère modification qu'une partie du corps serait détachée et utilisée pour soutenir la 51e division de réserve et la 4e division de cavalerie d'Abonneau, qui couvriraient l'aile droite. Peu de temps après la fin de la conférence, Helbronner revint avec des nouvelles meilleures que prévu sur les Britanniques. Bien que le IIe corps fût épuisé après deux jours de marches forcées, son moral était intact et son état général n'était pas aussi mauvais qu'on l'avait dit à Lanrezac. Mieux encore, l'état du 1er corps était remarquablement bon, avec des hommes en excellent ordre de combat et avec un moral élevé, bien qu'ils aient souffert des longues marches sur un terrain difficile. Plus important encore, Haig avait déclaré qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour soutenir l'offensive française du lendemain en avançant le long de la grande route La Fère-Saint-Quentin contre les colonnes allemandes qui avaient été aperçues au sud-ouest de Saint-Quentin.

Ces colonnes appartenaient à l'aile droite de Bülow, qui avait été poussée en avant pour rester en contact avec la 1^{ère} armée. À l'origine, ils ne devaient avancer que sur une courte distance le 28, s'arrêtant lorsqu'ils étaient au niveau de Saint-Quentin, mais lorsque Bülow apprit que les Anglais battaient en retraite plus vite que prévu, il leur ordonna d'étendre leur marche le long d'une route parallèle à la basse Oise. Le Xe corps de réserve sur la droite devait avancer le long de la rive ouest de la rivière et envoyer de forts détachements pour s'emparer © d'Osprey Publishing • www.ospreypublishing.com LA RETRAITE COMMENCE 143 les ponts sur la Somme à Ham et le canal de Crozat à Saint-Simon à la tombée de la nuit. Dans le même temps, le Xe corps sur la gauche devait traverser l'Oise entre Guise et Flavigny-le-Grand et avancer sur la rive orientale, en restant au niveau d'eux. En conséquence, à la fin de la journée, l'armée aurait dû être dispersée le long d'un arc allant de Ham-sur-Somme à l'ouest (où l'aile droite attaquerait les Britanniques en conjonction avec la 1^{ère} armée) à Etréaupont à l'est (où le corps de la Garde resterait temporairement sur la défensive le long de la haute Oise).

Cependant, les événements ne se sont pas déroulés comme prévu. Alors que le Xe corps de réserve atteignait ses cantonnements dans les villages au sud-ouest de Saint-Quentin tard dans la nuit après une marche épuisante de 22 miles dans une chaleur torride, le Xe corps rencontra une forte résistance lorsqu'il tenta de traverser l'Oise à Guise et Flavigny-le-Grand. Après un départ retardé, il est déjà tôt dans l'après-midi lorsque la 19^e division d'infanterie atteint l'Oise à Guise et la 20^e à Flavigny-le-Grand. Bien qu'ils soient largement en infériorité numérique, les défenseurs (de la 53^e division de réserve) se sont accrochés avec ténacité jusqu'à la fin de l'après-midi, lorsque les Allemands les ont finalement repoussés et ont mis le pied sur les hauteurs au sud. Cependant, à ce moment-là, le bruit des tirs avait attiré l'attention de la 35^e division française (XVIII^e corps), qui était en marche vers l'aile gauche où elle devait prendre part à l'offensive le lendemain matin. Une brigade soutenue par toute l'artillerie divisionnaire est détournée vers Guise où elle arrive juste à temps pour empêcher les Allemands de déboucher sur les têtes de pont nouvellement établies. Lorsque les combats se terminent au crépuscule, les Français partent rejoindre le reste de leur division et les Allemands bivouaquent sur le champ de bataille, à une courte distance au sud de la rivière et à 12 milles de leurs objectifs. Comme nous le verrons, leur échec devait avoir des conséquences presque fatales le lendemain pour leur voisin de droite, la 19^e division d'infanterie de réserve.³¹ Pendant ce temps, sur l'aile gauche, après que les reconnaissances aériennes eurent montré qu'il n'y avait pas de forces ennemies immédiatement au sud de la rivière, le corps de la Garde traversa l'Oise en fin de matinée et alla se reposer sur la rive sud, oublieux du fait que le Xe corps français se trouvait à moins de 8 milles d'eux, caché à la vue par le terrain vallonné.

Une fois de plus, la 1^{ère} armée allemande passa une journée infructueuse à poursuivre les Britanniques, qui se retiraient en direction du sud et non vers la côte comme Kluck persistait encore à le croire. Cependant, le II^e corps et le corps de cavalerie de Marwitz, qui avaient tous deux été repoussés sur l'aile droite pour empêcher les Britanniques de s'échapper, combattirent dans l'après-midi près de Péronne contre des unités appartenant à la 6^e armée naissante. D'après les ordres de Joffre, la nouvelle armée, sous le commandement de Maunoury, devait se rassembler dans les environs d'Amiens au plus tard le 2 septembre, prête à passer à l'offensive. (Elle devait être composée du VII^e corps, dont l'une des deux divisions fut laissée en Alsace et remplacée par la 63^e division de réserve, les 61^e et 62^e divisions de réserve sous le commandement du général Ebener, les 55^e et 56^e divisions de réserve commandées par le général de Lamaze et la brigade marocaine de Ditte.) Dans la matinée du 26 août, les seules unités à proximité de la zone de rassemblement étaient les cinq bataillons marocains qui étaient arrivés à Bordeaux en provenance d'Afrique du Nord le 19 et avaient été transportés par train à Amiens, où ils gardaient la gare contre une attaque surprise en attendant l'arrivée du reste de l'armée. Plus tard dans la journée, les 61^e et 62^e divisions de réserve débarquèrent à Arras et se mirent en route vers le coude de la Somme à Péronne où elles devaient couvrir l'armée pendant qu'elle se rassemblait dans la zone derrière la rivière. Le matin du 28, ils avancent vers la Somme accompagnés d'une partie du corps de cavalerie de Sordet et d'un bataillon de chasseurs, qui est transporté au front dans des véhicules. Cependant, l'aile droite de Kluck avait déjà atteint la surface. Tôt le matin, les divisions de réserve furent violemment

attaquées par des unités du II^e corps et du corps de cavalerie de Marwitz et repoussées en désordre. La 61^e division de réserve se disloque et termine la journée en groupes épars jusqu'à Albert, Amiens et Bapaume tandis que la 62^e division de réserve est contrainte de battre en retraite en direction d'Arras où la majorité de ses unités arrivent entre 21h00 et minuit dans un mauvais état. (Les deux divisions s'enfuirent si rapidement qu'à minuit ni Maunoury ni Ebener, qui n'avait pas encore pris le commandement, n'avaient la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient.) Entre-temps, le poids du nombre allemand avait fait que la cavalerie de Sordet se repliait derrière la Somme et que les chasseurs abandonnaient les ponts qu'ils gardaient et évacuaient Péronne. En conséquence, au cours de l'après-midi et de la soirée, le II^e corps allemand arriva à la Somme dans et autour de Péronne et repoussa ses avant-gardes sur la rive ouest de la rivière.

Comme la 1^{re} armée allemande a passé la journée à glisser vers le sud-ouest à travers les arrières britanniques, la seule action entre les deux camps a impliqué des escarmouches mineures entre les arrière-gardes de la cavalerie britannique et les unités du corps de cavalerie de Richthofen qui se déplaçaient autour du côté sud de Saint-Quentin. (La cavalerie allemande était freinée par une pénurie de fourrage et de nouveaux fers à cheval pour remplacer ceux existants, qui étaient presque usés.) À midi, lorsqu'il devint clair que les Anglais s'étaient une fois de plus échappés, Kluck commença à envisager de changer de direction et de couper derrière la 5^e armée française avant qu'elle ne puisse atteindre la position défensive de Reims-Laon-La Fère. Bien que cela puisse permettre aux Britanniques de s'en tirer, il était convaincu qu'ils avaient été sévèrement battus au Cateau et qu'ils ne représentaient plus de menace. En début d'après-midi, un officier d'état-major fut envoyé au quartier général de la 2^e armée avec cette nouvelle appréciation de la situation et une demande d'aide de Bülow. Selon le plan de Kluck, les deux armées feraient une roue vers l'intérieur contre la basse Oise pour envelopper l'aile gauche française, la 1^{ère} armée (à l'extérieur de la roue) avançant contre le tronçon fluvial Compiègne-Noyon et la 2^e armée (à l'intérieur) contre Quierzy-Chauny (en aval de La Fère).